

ture de ces mœurs épouvantables qui souillent les mystères de la religion vulgaire de l'Inde, mystères que cette contrée transporta par émigration dans le monde ancien tout entier...

(Extrait de nos notes de voyages : *Les Mœurs et les Femmes de l'extrême Orient.*)

## CHAPITRE XVIII.

### DU SYMBOLISME ANTIQUE

(Suite).

LE CULTE DU LINGUAM, DE PRIAPE, DU PHALLUS, DES SCULPTURES  
ITHYPHALLIQUES DE L'INDE, DE L'ÉGYPTE, DE LA GRÈCE ET DES  
CATHÉDRALES DU MOYEN AGE.

Nous avons hésité longtemps à conserver dans ce volume le chapitre précédent, qui semble, de prime abord, être peu en harmonie avec la forme générale de l'ouvrage, bien qu'il soit difficile que le sujet puisse se rattacher d'une manière plus étroite au symbolisme grossier du culte brahmanique que nous étudions. Nous nous sommes demandé si tout au moins nous ne devions pas, en respectant tous les détails des cérémonies, qui sont de la plus scrupuleuse exactitude, les écrire à nouveau dans une forme plus sobre; et nous avons fini par nous convaincre que, conservant cet épisode, il valait mieux lui laisser sa couleur locale, la forme *vue* et *sentie* que nous lui avons donnée au lendemain de l'événement. Il est peu de peuples parmi les anciens qui, sous prétexte de rendre un culte à la création et à la fécondité de la nature, n'aient à l'imitation de l'Inde élevé des autels à la débauche et au libertinage.

D'irrécusables monuments historiques nous apprennent de quels excès étaient souillés les temples de Cérès, de Bacchus, de Jupiter et de Vénus en Grèce, de Mithra chez les mages de la Perse et d'Osiris chez les hiérophantes d'Égypte. Mais nul écrivain de l'époque n'a osé laisser une description de ces fêtes obscènes, ni même en dévoiler exactement l'esprit ; ce qui du reste n'aurait pu être fait que par un initié. Leur silence donne donc à notre chapitre l'attrait d'un mystère historique et religieux dévoilé.

Il y a également dans ces pages, que nous avons faites aussi chastes qu'un pareil sujet pouvait le comporter, un enseignement qu'il faut retenir à l'encontre de certains orientalistes qui s'ingénient à refaire l'Inde ancienne en ne l'étudiant que dans les ouvrages de la décadence, ou en prenant dans leur sens littéral les symboles grossiers de la mythologie vulgaire, que les brahmes jetaient en pâture à la plèbe.

Nous avons vu soutenir en effet, en s'appuyant sur certains textes allégoriques du *Rig-Véda*, que toutes les connaissances cosmiques des Indous, et toute leur philosophie religieuse sur l'origine de l'univers, se résumaient dans cette union grotesque du linguam masculin et du nahamam femelle, cause première de tous les êtres. Les partisans de ce ridicule système ajoutent que les Indous sont arrivés à ces croyances par la vue du mode de reproduction des animaux et de l'homme, et qu'ils ont pensé naïvement que l'univers n'avait pas été fait d'une autre façon. Dans leur empressement à appliquer à l'Inde leurs théories hypothétiques sur l'homme primitif, ils refusent de faire la part de ce qui fut la science et de ce qui fut la superstition, de ce qui fut la croyance des hautes classes et de ce qui fut celle de la plèbe et de l'esclave. Ils oublient que si les vayssias et les soudras venaient couvrir de fleurs, de parfums et de libations, le linguam, emblème de la reproduction universelle, les xchatrias, les brahmes, les pundits, tous les

initiés supérieurs enfin, n'adoraient qu'un seul Dieu, celui dont Manou a dit au début de sa splendide Genèse :

« Ce monde était plongé dans l'obscurité imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif ; ne pouvant ni être découvert par le raisonnement, ni être révélé, il semblait entièrement livré au sommeil.

\* \*

« Quand la durée du pralaya (chaos) fut à son terme, alors le Seigneur existant par lui-même, et qui n'est pas à la portée des sens externes, rendant perceptible ce monde avec les cinq éléments et les autres principes, resplendissant de l'éclat le plus pur, parut et dissipa l'obscurité... »

\* \*

Nous n'insisterons pas sur ce point ; il faut bien peu connaître l'Inde et les admirables monuments de science, de philosophie et de littérature que ce pays nous a légués, pour prêter à ses savants, à ses prêtres et à ses sages des idées aussi naïves sur l'origine de la matière. Il faut *ignorer* surtout que Kapila, Vyasa, Soumati, Cratou, Narada, Vrihaspati, Parasara, et une foule d'autres, enseignèrent le scepticisme avant Pyrrhon, la métempsychose avant Pythagore, le spiritualisme avant Socrate et Platon, Xénophon et Aristote, le matérialisme avant Lucrèce, le positivisme avant Comte et Littré et le naturalisme avant Lamarck et Darwin.

Nous osons prédire que le jour où l'immense ouvrage de Kapila, *Abavana-Bavanasty*, de *nihilo nihil fit*, rien ne peut sortir de rien, aura été traduit, il faudra beaucoup en rabattre de l'admiration que quelques-uns professent pour certaines théories ingénieuses que l'on croit neuves, et qui, aussi vieilles que le monde, florissent et s'éteignent, avec les différentes

générations de peuples qui, de même que l'homme ne parvient à la maturité que pour mourir, n'arrivent à la civilisation que pour disparaître...

Ce culte du linguam dans l'Inde fut si bien abandonné à la plèbe, qu'on n'en retrouve le symbole sculpté que dans les temples dédiés à Siva, et sur les chars destinés à porter la statue de ce dieu ; or le culte de Siva fut dans l'Inde ancienne un signe d'esclavage.

Tout un art grossier et obscène est né de là. Les bas-reliefs, les colonnes, les autels des temples, les panneaux qui ornent les chars de cérémonies, sont couverts de sculptures tellement monstrueuses et impudiques, qu'il nous est impossible d'en donner la moindre description ; qu'il nous suffise de dire qu'elles ont toutes pour objet l'adoration du linguam ou organe masculin, et sa représentation dans des positions variées à l'infini...

Chaque temple de Siva possède à l'entrée, à quelques pas du portique, un énorme linguam, de marbre ou de granit blanc, que le prêtre frotte d'huile parfumée tous les matins, et auquel il fait l'oblation de miel et de lait, *sicut seminis imago*... Chaque personne en entrant, avant de pénétrer dans le sanctuaire, doit lui faire une offrande de feuilles, de fleurs et de fruits du margousier, arbre principalement dédié à Siva ; aussi le linguam est-il constamment entouré d'une litière de fleurs et de fruits. Les femmes stériles l'honorent d'une dévotion particulière, et dans le but d'obtenir une heureuse fécondité font à la pagode et aux brahmes d'abondantes et riches offrandes.

Il est incontestable que le culte du phallus en Égypte et de Priape en Grèce et à Rome n'a été qu'une dérivation de ce culte primitif du linguam, et que les dernières sculptures ithyphalliques que nous trouvons sur quelques-unes de nos vieilles cathédrales sont un souvenir transmis de siècle en

siècle par la main souvent inconsciente de l'ouvrier, alors que depuis longtemps déjà le culte lui-même avait disparu.

Ceux qui connaissent les pays d'Orient savent avec quelle persistance l'art se borne à reproduire presque mécaniquement les dessins, les formes de l'architecture et de la sculpture, de types et de modèles anciens qui n'ont plus de raison d'être aujourd'hui, et dont on a perdu complètement le sens symbolique. Il n'est pas jusqu'aux nuances mêmes de leurs monuments polychromes qui ne soient copiées avec une servilité peu intelligente sur celles des édifices anciens, et un ouvrier qui introduirait un liston vert clair, là où la tradition exige un liston rose tendre, passerait pour un profane.

Cette servilité dans l'imitation, que l'Orient n'a pas encore secouée, a duré chez nous jusqu'à l'invention de l'imprimerie et de la gravure. Avant ces deux arts admirables, les faibles moyens qui étaient à la disposition des hommes pour conserver leurs découvertes, les limitaient forcément. Dans l'impossibilité où on se trouvait de donner aux sculpteurs sur pierre ou sur bois de nombreux cartons, à l'aide desquels ils pussent varier leurs conceptions, on se bornait à fixer dans la mémoire et dans la main de chacun un certain nombre de sujets qu'ils étaient destinés à reproduire toute leur vie.

N'oublions pas également que ces sujets, représentations de dieux, de feuilles, de fruits et de fleurs consacrés, étant presque toujours assemblés dans un sens allégorique, le ciseau de l'ouvrier n'avait pas le droit d'y rien changer ; c'est ainsi que l'art se fixa dans l'imitation.

Il en était de même en littérature ; traditions historiques ou religieuses, hymnes, chants, poèmes, fables, étaient conservés par les rhapsodes des temples dont on exerçait la mémoire dès la plus tendre enfance, et qui recopiaient sur le papyrus les manuscrits vieilliss. Clément d'Alexandrie nous a transmis de curieux détails sur ce point.

« Aux processions d'Isis, le chef ou chantre porte un des instruments symboles de la musique et deux livres de Mercure, l'un des hymnes des dieux, l'autre la liste des rois. Après lui l'horoscope observateur du temps porte une palme et un cadran horaire, symbole de l'astronomie... il doit savoir par cœur les quatre livres de Mercure qui traitent, le premier de l'ordre des planètes, le second des levers du soleil et de la lune, et les deux autres des levers et différents aspects des astres.

« L'écrivain sacré, ayant des plumes sur la tête, comme Kneph, et en main un manuscrit, de l'encre et un roseau pour écrire, vient ensuite. Il doit connaître les hiéroglyphes, la description de l'univers, le cours du soleil, de la lune, des planètes, la division de l'Égypte en 36 nomes, le cours du Nil, les instruments, les ornements sacrés, les lieux saints, les mesures et les poids. Puis vient le porte-étole qui porte la coudée de justice ou mesure du Nil, et un calice pour les libations : dix volumes concernent les sacrifices, les hymnes, les prières, les offrandes, les cérémonies, les fêtes. Enfin arrive le prophète, qui porte dans son sein et à découvert une amphore. Il est suivi de ceux qui portent les pains. Ce prophète, en qualité de président des mystères, apprend dix volumes sacrés qui traitent des lois, des dieux et de toute la discipline des prêtres.

« Or il y a en tout quarante-deux volumes dont trente-six sont appris par ces personnages; les six autres sont du ressort des pastophores : ils traitent de la médecine, de la construction du corps humain, des maladies, des instruments de médecine et des médicaments. » (Stromat... livre VI.)

Ainsi la mémoire était employée à conserver les traditions du passé, de façon à pouvoir remplacer les sculptures et les manuscrits au fur et à mesure que la main du temps les faisait disparaître.

Comment trouver extraordinaire que les sculptures du lingam, c'est-à-dire des organes de la génération, se soient transmises, comme les représentations symboliques d'un culte, des pagodes antiques de l'Inde aux temples de Thèbes et de Memphis, d'Éphèse et d'Éleusis, et qu'on les retrouve, souvenir affaibli de la croyance antique, sur les colonnes de nos vieilles cathédrales, lorsqu'on regarde, par exemple, le chemin parallèle parcouru par la fable?

Cassyapa et Vischnou-Sarma, dans l'Inde, ont transmis leurs apologues à Ésope, Babrius et Phèdre, en Égypte, en Grèce et à Rome, et ces derniers ont à leur tour inspiré les modernes. Nos précédentes études orientales contiennent plusieurs de ces exemples; en voici un nouveau, extrait du *Pantcha-Tantra*, qu'on ne lira pas, croyons-nous, sans intérêt.

LE BRAHME ET LA MANGOUSTE<sup>1</sup>.

« Un brahme élevait une mangouste à laquelle sa femme et lui étaient fort attachés. Il avait un enfant encore au berceau.

« Obligé de quitter un jour la maison pour des affaires pressantes, et n'ayant personne pour veiller à la sûreté de l'enfant, il chargea sa mangouste de ce soin, et lui dit qu'elle répondrait sur sa vie des accidents qui, en son absence, pourraient survenir au jeune nourrisson.

« A peine fut-il sorti que la mangouste alla se placer à côté du berceau, bien résolue à périr plutôt que de permettre que le moindre mal fût fait au précieux dépôt confié à sa garde.

« Sur ces entrefaites, un serpent monstrueux qui, sans qu'on s'en aperçût, s'était introduit dans la maison par une fente de la muraille, sortit de son trou, s'approcha du berceau et était déjà sur le point de se jeter sur l'enfant pour le dévorer.

« La mangouste n'a pas plutôt aperçu l'affreux reptile qu'elle

1. Petit carnassier de la famille des viverridés.

entre en fureur, s'élançait sur lui et, après une lutte longue et pénible, le saisit à la gorge, l'étrangle et, dans sa rage, le met en pièces.

« Peu de temps après le brahme revient. La mangouste, reconnaissant la voix de son maître, court au-devant de lui, et tâche de lui témoigner sa joie en se roulant à ses pieds, en lui mordant légèrement les jambes, et par toutes les démonstrations du plaisir qu'elle ressent d'avoir fait une bonne action.

« Cependant le brahme l'ayant considérée avec attention, et la voyant toute couverte du sang qui avait coulé des blessures du serpent, s' imagine aussitôt que ce sang ne peut être que celui de son enfant que la mangouste a dévoré.

« Dans un moment de fureur qui lui trouble la raison, il saisit un gros bâton qui se trouve sous sa main, et assomme la pauvre mangouste sur place.

« Quelle ne fut pas sa douleur et ses regrets lorsque étant entré dans la chambre où il avait laissé son enfant, il le trouva qui dormait d'un paisible et profond sommeil, et vit autour du berceau les lambeaux épars du monstre que sa mangouste venait de massacrer.

« Il se reprocha alors, mais trop tard, son imprudente précipitation et gémit en pensant qu'il venait de sacrifier inconsidérément le pauvre animal à qui seul il était redevable de la conservation de son fils.

« Ceci démontre qu'il est imprudent de juger sur les apparences, et qu'il ne faut jamais agir avec précipitation. »

(*Pantcha-Tantra-Vischnou-Sarma.*)

Remplacez la mangouste par un chien, et vous avez la fable qui circule en Europe dans tous les recueils, et dont l'image a orné toutes les chaumières.

C'est ainsi que la pensée ancienne ciselée sur la pierre des sanctuaires, sculptée au fronton des pagodes, taillée dans des

blocs de granit, conservée par la mémoire des brahmacharis, des rapsodes et des pastophores, gravée sur l'olle, le papyrus ou des lames de bois, est parvenue jusqu'à nous.

Aussi l'exégèse et la science moderne, à chaque pas qu'elles font, sont-elles obligées de reconnaître l'origine asiatique de nos langages, de nos traditions légendaires et de nos croyances religieuses.

Latins, Gaulois, Francs, Germains, Saxons, Scandinaves et Slaves, tous ces noms de peuples ne sont que des distinctions de clocher, destinées à marquer les différents rameaux de la grande race indo-européenne.

Comme conclusion de cette étude sur le linguam, nous pouvons dire que tout le symbolisme antique, symbolisme du livre ou symbolisme de la sculpture, symbolisme des védas ou symbolisme des bas-reliefs et des goporams des pagodes, ne fut qu'un moyen de cacher au peuple les connaissances scientifiques et philosophiques, réservées aux classes supérieures, c'est-à-dire aux initiés, et de le distraire par de merveilleuses et ridicules croyances.

Le symbole a été de tout temps la négation de la liberté humaine, et la soumission de la raison à la superstition religieuse.

Le mythe du linguam, nous aurons bientôt l'occasion de le voir, se rattache également au mythe de l'incarnation.

## CHAPITRE XIX.

## LE CULTE DU NAHAMAM.

## LE LINGUAM ET LE NAHAMAM.

D'après la mythologie des Indous, l'univers est né d'un germe que l'Être existant par lui-même a jeté dans les eaux qu'il avait créées d'abord pour occuper les espaces infinis, et être le réservoir de la vie organique.

« Celui que l'esprit seul peut percevoir, qui échappe aux organes des sens, qui est sans parties visibles, éternel, l'âme de tous les êtres, que nul ne peut comprendre, déploya sa propre splendeur.

« Ayant résolu, dans sa pensée, de faire émaner de sa substance les diverses créatures, il produisit d'abord les eaux, dans lesquelles il déposa un germe.

« Ce germe devint un œuf brillant comme l'or, etc... »

(Genèse de Manou, sloca 7 et suivants.)

Ce germe qui produit les eaux est produit par l'union du linguam et du nahamam, les deux principes mâle et femelle de la puissance créatrice de Brahma. La poésie légendaire et religieuse représente ces deux organes de la génération céleste

sous les traits d'un beau jeune homme et d'une belle jeune fille, le dieu Nara et la déesse Nari.

« Un baiser de Nara sur les lèvres de Nari, dit le poète Vina-Snati, et la nature entière s'est éveillée. »

Le culte vulgaire ne voit dans le linguam et le nahamam que les appareils ordinaires de l'union des sexes.

Le mâle divin, Pouroucha, comme l'appellent les Indous, fut seul honoré d'une manière générale, sous la forme des attributs de la virilité, et ce culte du linguam devint, en passant en Égypte et en Grèce, le culte du phallus et de Priape, dont on retrouve les symboles sculptés jusque sur nos cathédrales du moyen âge. Œuvres inconscientes dont la main continuait la représentation des traditions indo-brahmaniques des siècles, après que le sens symbolique en était perdu. Nous avons suffisamment défini et caractérisé les cérémonies et les mystères de l'Inde ancienne qui eurent le linguam pour objet, pour que nous n'ayons pas à y revenir.

Bien qu'on retrouve même encore aujourd'hui le nahamam ou attribut féminin, sculpté sur les murailles des plus vieilles pagodes, Éléphanta, Chelambrum, Djaggernat et autres, il ne nous reste presque pas de souvenir du culte primitif qui dut lui être rendu. Suivant les fictions théologiques des brahmes, l'union du linguam et du nahamam ne devait et ne pouvait avoir lieu que pour la création universelle.

Le nahamam était donc considéré comme ayant accompli son œuvre, jusqu'à ce qu'un nouveau réveil de la nature, succédant à un autre pralaya ou dissolution périodique de tout ce qui existe, vint de nouveau rendre nécessaire son union avec le linguam pour recommencer le travail de la création.

« Toute semence qui tombe dans la matrice d'or, dit Sou-

mati, contient en germe les dieux, les cieux, les mondes et l'universalité des êtres. »

Comme on le voit, tout finissait dans le chaos universel, puisque les cieux avaient besoin d'être reformés et les dieux de renaître; seul l'immortel Brahma, l'éternel Swayambhouva (celui qui existe par lui-même), survivait au néant.

Les orientalistes qui croient au polythéisme sérieux des védas et de Manou, n'ont jamais réfléchi que les dieux, dans le système religieux des brahmes, ne sont que des émanations inférieures de la *Suprême Puissance*.

Dans ces degrés innombrables de l'échelle des êtres qui conduisent l'âme de la goutte d'eau à l'absorption dans le sein de Brahma, ainsi que cela est établi par la doctrine de la transmigration dans les védas et Manou, les dévas ne sont que des âmes purifiées, en voie de se rapprocher de la divinité.

Au contraire du nahamam, le linguam ne reste pas inactif après la création, et c'est par ce générateur céleste que les deux personnes de la trimourty (trinité), chargées de la conservation et de la transformation successive de cet univers, Vischnou et Siva, arrivent dans le sein fécondé des vierges qu'ils choisissent pour accomplir leur incarnation. La jeune vierge visitée par le mâle céleste restait pure de toute souillure.

Tel est le secret de ce culte du linguam qui a traversé les âges sans subir d'atteinte, et qui est encore aujourd'hui aussi fort en honneur dans l'Inde qu'il y a dix mille ans. Telle est l'origine de ces folles et dégradantes croyances *aux incarnations* et *aux vierges mères*, qui, en se généralisant, eurent plus tard de si funestes influences sur le développement social et la vie de l'humanité.

C'est par ces obscénités mystiques, et une foule d'autres

inventions plus grossières peut-être encore, plus attentatoires à la majesté divine et à la dignité de l'homme, que les brahmes ont renversé cette pure et sublime religion naturelle de l'époque patriarcale qui n'est plus dans l'Inde et sur la terre entière qu'un souvenir.

L'œuvre du prêtre a étouffé l'œuvre de Dieu.

Nous étudierons dans son principe et dans ses diverses transformations cette idée de l'union de Dieu avec une femme vierge, et nous montrerons une fois de plus, par un des points les plus curieux de la théologie brahmanique, combien grande est l'influence que les dogmes des Indous ont exercée sur les religions modernes.

C'est surtout aux traditions primitives, à la légende, aux récits héroïques, à la fable, aux hymnes et aux prières, que nous allons demander le secret de ce culte de Canya (la vierge) que les émigrations brahmaniques ont répandu dans le monde entier.